

N^o 19

PAUL WALLE

Chargé de mission du Ministère du Commerce.

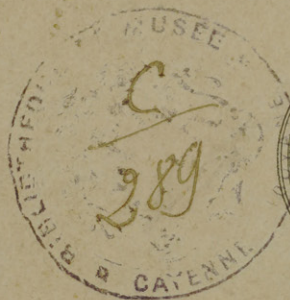
W

—
AU BRÉSIL

—
ÉTAT

DE

ESPIRITO SANTO



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

—
1912

A2

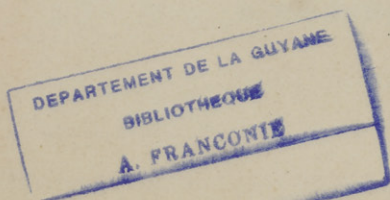
Consulat du Brésil
Cayenne

AU BRÉSIL

—
ÉTAT

DE

ESPIRITO SANTO



DU MÊME AUTEUR

Au Pays de l'Or Noir. Le Caoutchouc du Brésil.
Nouvelle édition, revue. Un volume in-8°, 62 illustrations et
3 cartes, broché. 4 50

Au Brésil. — De l'Uruguay au Rio São Francisco. Pré-
face de M. ÉMILE LEVASSEUR, Administrateur du Collège de
France. *Nouvelle édition, revue.* Un volume in-8°, avec
95 illustrations et 9 cartes, broché. 8 50

Au Brésil. — Du Rio São Francisco à l'Amazone. *Nou-*
velle édition, revue. Un volume in-8°, avec 105 illustrations
et 13 cartes, broché 8 50

*Ouvrages couronnés par la Société de Géographie, prix Bonaparte Wyse
(Médaille d'or) et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille
Crevaux).*

Le Pérou économique. Préface de M. PAUL LABBÉ,
Secrétaire général de la Société de Géographie commerciale.
Deuxième édition. Un vol. in-8°, avec illustrations et carte,
broché 9 »

*Ouvrage couronné par l'Académie Française,
et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille Pra).*

PAUL WALLE

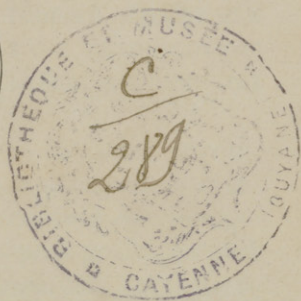
Chargé de mission du Ministère du Commerce.

AU BRÉSIL

ÉTAT

DE

ESPIRITO SANTO



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

—
1912

INTRODUCTION

Dans un précédent ouvrage intitulé *De l'Uruguay au Rio São Francisco*, nous avons présenté les divers États du sud et du centre du Brésil, visités par nous au cours de la mission que M. le Ministre du Commerce et la Société de Géographie commerciale de Paris avaient bien voulu nous confier. Nous avons pour tâche d'étudier les progrès, les ressources, la situation économique de la grande République sud-américaine, ainsi que d'examiner les méthodes commerciales employées par nos concurrents étrangers dans ce pays. Dans ce second volume, nous donnons un aperçu aussi complet que possible des États du littoral nord et de l'extrême nord, en général fort négligés par les voyageurs et dont on parle fort peu, quoique la plupart d'entre eux méritent d'attirer et de retenir l'attention des Européens par l'importance de leurs ressources et l'avenir qui leur est réservé.

De même que dans la première partie de notre travail, nous avons dû, dans celle-ci, faute de place, systématiquement écarter les anecdotes et menus incidents de voyage, car nous tenons avant tout à fournir le plus grand nombre que nous pourrions de renseignements pratiques. Notre itinéraire comportait la descente du rio São Francisco qui nous offrait des régions tout à fait neuves, jusqu'à Joazeiro, dans le nord de l'État de Bahia. L'accident déplorable (1) qui coûta la vie à notre regretté compagnon de voyage M. Ernest Dubosc, ingénieur agronome, survenu près de

(1) Voir : *De l'Uruguay au rio São Francisco*, page 429.

Pirapora, sur les rives du São Francisco, nous obligea à changer notre itinéraire. Nous revînmes donc vers la côte, ce qui nous permit de visiter l'État d'Espirito Santo qu'il eût été regrettable de négliger, pour continuer par les États de Bahia, Sergipe, Alagoas, Pernambuco, Parahyba, Rio Grande do Norte, Ceara, Piauhy, Maranhão, Pará et Amazonas.

On a souvent dit, à tort, que seule la partie centrale et méridionale du Brésil était habitable pour des Européens. C'est là une erreur : erreur tellement répandue, qu'elle a cours même à Rio de Janeiro, si bien que tous les efforts toutes les largesses vont de préférence vers le Sud, où l'on peut escompter des résultats plus rapides, pendant que les États du Nord sont tant soit peu négligés. Cette conviction vient de ce qu'on visite peu ces États qui conservent, par tradition, la mauvaise réputation qui leur a été faite sur la foi de relations écrites un peu à la légère, il y a fort longtemps.

Dans tous ces États, l'Européen peut parfaitement s'acclimater et vivre en bonne santé, principalement dans ceux de Pernambuco, Parahyba, Rio Grande do Norte, Ceara. Nous avons trouvé dans ces États, dans leurs capitales surtout, une population européenne relativement nombreuse, et en proportion, autant de Français que dans certaines villes du Sud plus favorisées. Dans l'Amazonie, à laquelle on se plaît à faire une réputation d'insalubrité des plus exagérées, nous avons rencontré en bonne santé des compatriotes qui habitaient le pays depuis plus de vingt ans ; nous y avons nous-même séjourné trois fois sans jamais avoir été malade. La fièvre intermittente ou paludéenne, qui sévit à l'état endémique sous des formes plus ou moins bénignes sur les rives boisées de certains cours d'eau de l'intérieur ou sur quelques parties marécageuses du littoral, ne suffit pas pour faire déclarer insalubre une région tout entière. D'autant plus, que la fièvre atteint principalement les individus qui abusent des boissons alcoolisées tout en s'alimentant d'une façon insuffisante ; il suffit le plus souvent à l'Européen de quelques mesures d'hygiène pour rester indemne de tout paludisme.

On a dit, également à tort, que dans ces mêmes États le

travail manuel était interdit aux Européens, qu'ils ne pouvaient ni s'acclimater, ni travailler, qu'ils ne doivent être là, qu'éducateurs ou chefs. Certes ! ce rôle leur convient mieux, mais partout, nous avons vu des Européens travailler comme en Europe sans tenir compte des heures de canicule, ce qui est certainement une imprudence. Même dans les régions réputées insalubres, telles que les rives du rio Madeira dans la partie où l'on construit le chemin de fer du Madeira au Mamoré, dans ces forêts où le remuement des terres occasionne pourtant la fièvre paludéenne, ce sont les ouvriers italiens et espagnols qui fournissent aujourd'hui la meilleure main-d'œuvre.

Espirito Santo, malgré sa petite superficie, mais grâce à la grande fertilité de son sol et à la considérable valeur de ses forêts ; Bahia, avec ses magnifiques plantations de cacaoyers et de tabac, ses richesses minérales si variées ; Pernambuco avec ses immenses champs de canne à sucre, ses multiples raffineries qui approvisionnent de sucre presque tout le Brésil, ses plantations de coton, sont à notre avis les États les plus riches et les plus susceptibles d'un développement prochain. Toutefois nous avons trouvé que ces États, comme leurs voisins d'ailleurs, avaient bien peu progressé pendant ces dernières années. La construction de ports et de quais de débarquement à Victoria, Bahia et Pernambuco (ces deux derniers en construction), va heureusement, dans un avenir prochain, changer la face des choses en fournissant à ces États un outillage commercial moderne qui augmentera et facilitera grandement leurs transactions.

Depuis Bahia, pourvu d'une baie splendide, les États du nord du Brésil semblent en général se ressentir du manque de bons ports, alors que ceux-ci sont si abondants au sud. Ce fait est d'autant plus regrettable, que la vie de tous dépend directement de la mer. On peut en quelque sorte, pendant un certain temps encore, considérer ces États comme autant d'îles virtuelles, chacune isolée du reste du pays, d'un côté par la mer, et de l'autre par le sertão (1) inculte et inex-

(1) Mot signifiant : terre de l'intérieur peu explorée et peu exploitée.

plaité. Le littoral est le poumon de ces États ; par là, ils respirent la brise forte de l'Océan qui leur permet l'échange de leurs produits et la communication avec le monde extérieur.

La fondation de la plupart de ces ports, que l'on ne choisirait plus aujourd'hui, date de l'époque coloniale, où en raison des petits navires au faible tirant d'eau employés, la navigation au long cours se contentait de n'importe quelle rivière pour lui servir d'abri. C'est ainsi que furent constitués les ports d'Aracajú (Sergipe), Parahyba, du Rio Grande do Norte, de Ceara, Piahy, Maranhão, etc. Ce dernier est toutefois le port le plus sûr, le plus abrité, celui qui pourrait rendre le plus de service de toute la côte nord, si les sables amenés par l'Océan ne diminuaient pas chaque jour sa profondeur.

Le peu de progrès réalisés par certains États, est certainement dû au trop grand nombre de nègres qui s'y sont concentrés après l'abolition de l'esclavage ; Bahia, Maranhão, Pernambuco et Rio, particulièrement les deux premiers, sont ceux où il en existe le plus. Grâce à la douceur du climat et à la fertilité prodigieuse du sol qui leur donne, presque sans travail, les quelques fruits, bananes, patates, et le manioc nécessaires à leur alimentation, ils peuvent paresser tout à leur aise, et, par leur indolence, retardent le développement du pays.

On peut considérer toutes ces régions comme des pays neufs où il y a beaucoup à faire, où tout capital, toute énergie, toute activité trouveront utilement à s'employer. Après quelque temps de séjour dans ces États et surtout après avoir pris contact avec cette population aux éléments si variés, nous nous sommes de plus en plus convaincu que, malgré ce qui a pu être dit et écrit, nous visitons des contrées presque ignorées et surtout négligées par le plus grand nombre de nos capitalistes, industriels et commerçants ; un terrain presque vierge pour notre propagande commerciale et pour notre propagande intellectuelle, laquelle, heureusement, se fait sans nous. Nulle part, nous ne pouvons trouver un marché plus favorable ; encore faut-il y aller : partout on ré-

clame nos produits, qui plaisent le mieux par leur bon goût et leur qualité, et que l'on préfère même avec une légère majoration. Les marchandises allemandes ne sont achetées qu'en raison de leur bon marché et parce que d'autres ne se présentent pas, mais surtout parce que les industriels et commerçants allemands accordent les plus grandes facilités à leurs clients, et savent répondre rapidement et clairement à leurs demandes d'informations, de prix ou d'échantillons.

Toutefois un renouveau d'initiative se manifeste parmi nos industriels et négociants et nous avons eu la satisfaction de rencontrer dans les diverses capitales du littoral nord, et surtout dans les États amazoniens des représentants français paraissant fort bien choisis qui faisaient de brillantes affaires. En Amazonie cependant, le commerce français ne se développe pas comme il le devrait et le pourrait dans cette région qui progresse très rapidement. A Pará et à Manaos, nous plaçons surtout des conserves de toutes sortes, des vins, des liqueurs variées, de la parfumerie, mais en ce qui concerne les étoffes légères, le blanc, tissus divers et dentelles, nous nous laissons concurrencer par les produits belges.

Nous le répétons, il y a beaucoup à faire dans les États du nord du Brésil, en particulier dans ceux d'Espírito Santo, Bahia, Pernambuco, dont une partie de la capitale va être incessamment bouleversée par la pioche des démolisseurs pour la convertir en ville moderne, et dans l'Amazonie. Dans l'aperçu sincère et simple que nous donnons des ressources et de la vie de ces États, nous ne voulons pas faire de propagande en faveur du Brésil, mais être utile aux intérêts de la France en montrant à nos industriels, négociants et colons agriculteurs, qu'il y a dans ces régions, plutôt négligées, un immense champ d'action pour les grandes et les moyennes entreprises soigneusement étudiées.

P. W.

ÉTAT

DE

ESPIRITO SANTO

CHAPITRE PREMIER

- I. Un petit Etat, superficie, aspect. — II. Lent développement. — III. Climat. — IV. Victoria, son joli port, la ville. — V. Création d'un nouveau faubourg, nécessité d'une Société de construction. — VI. Pourquoi Espirito Santo n'a pas de grand centre. — VII. Nécessité de faire de Victoria une grande place commerciale. — VIII. Une vieille aspiration, le chemin de fer « Sul do Espirito Santo ». — IX. La « Victoria à Minas » et l'industrie du fer, brillant avenir. — X. Routes primitives.

I. — Quoique situé entre trois des plus importants Etats du Brésil, Bahia au Nord, Minas Geraes à l'Ouest, Rio de Janeiro au Sud et à proximité relative de la capitale fédérale, l'Etat d'Espirito Santo peut être considéré comme un des moins connus de la grande Confédération. C'est en même temps le moins grand; à ce titre, il occupe le dix-neuvième rang, immédiatement avant Sergipe; c'est aussi un des moins peuplés, le dernier, sous ce rapport, étant Matto Grosso. Sa superficie est évaluée à 44.839 kilomètres carrés, ce qui forme encore la valeur de six ou huit de nos départements; du Sud au Nord, il mesure près de 400 kilomètres de long, et possède 130 kilomètres dans sa plus grande largeur. La population peut s'élever à 200 ou 220.000 habitants environ; c'est, apparemment, la plus métissée du littoral en raison des nombreux croisements entre les Portugais et les Indiennes.

Malgré l'exiguïté du territoire de l'Etat, le nord d'Espiri-

rito Santo figure encore en blanc sur les cartes, c'est le vrai *sertão* (pays peu exploré et inexploité) inconnu, pays de forêts qui descendent de la serra dos Aymorés, dont elles couvrent les contreforts, et remplissent les vallées jusqu'à une courte distance du littoral. Là vivent encore, plus ou moins à l'état de nature, quelques tribus d'Indiens *Aymorés* et *Botocudos*. Là aussi, les rivières qui se précipitent des mêmes monts, inondent, à certaines époques, une partie de leurs rives et une vaste zone au bord de la mer, un peu au nord du *Rio Doce*.

La nature a doté l'Espírito Santo de terres extrêmement fertiles, terres noires qui sont considérées comme les meilleures du pays, d'un système hydrographique excellent, d'altitudes diverses, de climats variés et doux favorables à la grande majorité des cultures et à l'acclimatation de tous les éléments ethniques, et d'un port admirable, débouché d'une vaste et riche région; cependant, cet État était, jusqu'à ces derniers temps, considéré comme un des plus arriérés et des moins importants du Brésil. Son développement, développement relatif, n'a fait que commencer après la chute de l'Empire. A cette époque, le budget de l'État dépassait à peine 600 *contos* de reis (1). Avec une recette aussi humble qui suffisait à peine à payer les fonctionnaires et à faire face aux services les plus élémentaires, il est évident qu'on ne pouvait tenir compte des multiples nécessités publiques créées par l'accroissement des forces vives de l'État. De 1880 à 1890, le gouvernement disposait à peine d'une vingtaine de contos pour exécuter différents travaux et améliorations publiques. Son budget, dépenses et recettes, dépasse actuellement 3.000 contos et ne tardera pas à augmenter considérablement.

La topographie de cet État est très montagneuse dans sa plus grande partie; c'est un territoire d'aspect inégal et de forme indéterminée, possédant bien quelques parties planes, lesquelles sont trop souvent rendues marécageuses par les crues des rivières. Un grand nombre de rivières d'importance variée vont de l'Ouest vers le littoral, divisant le pays

(1) On sait que le conto, qui fait 1.000 milreis, vaut, au change actuel (octobre 1910), 1.750 francs. Le milreis équivalait à 1 fr. 75.

en plusieurs sections. Le long de toute la côte se trouvent de vastes bandes sablonneuses, couvertes d'une végétation spéciale, parsemées de petits lacs et de marécages; dans cette zone dominant les palmiers gurirys et une grande variété de myrtacées et de cactus qui font que cette région ressemble à quelques parties du Parahyba et du Rio Grande do Norte. Après cette bande de sables qui accompagne le littoral jusqu'au rio Doce, la région devient plus montagneuse, car les ramifications de la serra do Mar, dont la cordillère des Aymorés n'est que le prolongement, descendent jusqu'à la côte. On y note des altitudes de 500 à 1.000 mètres. Partout dans ces deux zones, si différentes d'aspect, se dresse une végétation intense, indice incontestable d'une grande fertilité du sol.

II. — Dans ce pays à peu près neuf, on estime comme plus riches et plus fécondes les terres qui s'étendent à l'Ouest et dans la vallée du rio Doce; là, les vallées sont étroites et serrées entre des gorges de monts plus ou moins élevés. Les parties moins accidentées sont, ou à proximité du littoral (la fertilité y est considérée comme moindre; dans ces pays, l'agriculteur ne regarde comme fécondes que les terres des forêts qu'il a incendiées; celles-ci, à leur tour, sont dites fatiguées lorsqu'elles commencent à avoir besoin d'engrais) ou bien elles sont trop éloignées et ne seront que tardivement exploitées. Toutes ces causes naturelles expliquent pourquoi ce territoire se peuple aussi lentement. Il lui a manqué aussi l'attraction de l'or, qui a poussé les aventuriers paulistes, et ceux d'autres pays après eux, à s'enfoncer à des centaines de lieues vers l'intérieur d'autres régions, où furent ainsi créés des centres de population et de civilisation. Espirito Santo ne possède pas, à l'heure actuelle, de grandes richesses minérales connues; son avenir dépend surtout de l'agriculture, dans toutes ses branches, la fertilité de son sol assurant le succès de toutes les plantations, et de l'exploitation de ses bois de luxe, qui constituent une richesse appréciable.

Les faibles efforts tentés par une population peu dense qui emploie dans la culture des champs les procédés les plus

routiniers, qui eut et a encore à vaincre des embarras de toutes sortes, causés par le manque de routes, de bras, de machines appropriées et surtout par la trop minime instruction professionnelle, obtinrent cependant des résultats rémunérateurs et surprenants, principalement dans la zone littorale sud la plus cultivée, mais où malheureusement on s'est presque uniquement occupé du café.

III. — Le climat de l'Espírito Santo est, en général, sain et agréable, surtout dans les parties élevées; la région du littoral qui avoisine l'embouchure du rio Doce, les rives de ce fleuve et celles de certains autres cours d'eau, ont cependant la réputation d'être fiévreuses, mais le paludisme, qui est commun à tous les pays neufs, au sol vierge, n'y assume aucun caractère grave, comme nous avons pu nous en rendre compte. Cette réputation est telle que les habitants de l'État et surtout ceux de Victoria, qui jouit d'excellentes conditions climatiques, sont les premiers à la propager et à l'exagérer encore sans l'avoir vérifiée. Et pourtant, dans les agglomérations du Guandú, à Souza, à Mutum et surtout à Linhares, qui se trouve sur les rives du rio Doce, à une quarantaine de kilomètres de son embouchure, on remarque, chez les habitants, les apparences d'une santé excellente qui semblent protester contre une réputation au moins exagérée; peu de personnes, en effet, ont le teint pâle et jaunâtre qui dénote l'individu atteint des fièvres paludéennes. Toutefois, à Linhares, on suppose dangereux le séjour du Guandú, en raison des fièvres qui, dit-on, règnent là-bas. Au Guandú, par contre, où les cas de fièvre sont bien plus rares, on a la conviction que Linhares est le foyer de toutes les maladies. Les habitants des différents centres de population semblant d'accord pour jeter le discrédit sur ces magnifiques régions, les étrangers ne peuvent donc qu'admettre le fait.

En réalité, des cas de fièvres intermittentes se produisent à certaines époques, principalement aux changements de saisons (mars et avril), non seulement à Linhares, mais sur quelques points voisins du rio Doce, ou des lagunes du littoral; le pays ne s'en développera pas moins dans l'avenir.

La fièvre intermittente ne doit être un épouvantail pour

personne, surtout pour les Européens qui ont quelques notions d'hygiène, elle cède facilement au premier traitement et disparaît des régions sérieusement mises en exploitation. Les cas d'accès pernicioeux ne se déclarent que chez les personnes fortement débilitées, s'alimentant mal et n'ayant pas la moindre hygiène, comme nous l'avons maintes fois constaté chez les seringueiros (chercheurs de caoutchouc) de l'Amazonie. Un grand nombre de ces derniers négligent des cas bénins qui, peu à peu, s'aggravent et dégénèrent en accès pernicioeux en raison de leur mauvaise alimentation et de l'abus des alcools.

Par contre, dans la partie centrale de l'Espírito Santo, où les monts s'élèvent parfois jusqu'à 1.000 mètres et où les rivières coulent torrentueuses, à 500 et 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, la température est aussi douce, le climat aussi salubre que dans le sud de Minas, ou sur les plateaux de São Paulo et du Parana. Les colons européens qui occupent la région de Timbuhy sont aussi sains et vigoureux que s'ils étaient dans leur propre pays. Il en est de même pour ceux de la colonie émancipée de Rio Novo, où, pendant longtemps, en raison d'idées préconçues, on avait cru impossible l'acclimatation des Européens, parce que la majorité des terres étaient fort peu élevées au-dessus du niveau de l'Océan. La prospérité de cette colonie en atteste aujourd'hui la salubrité, qui est confirmée par la grande différence existant entre le chiffre des décès et celui des naissances. A Victoria, le thermomètre s'élève rarement au-dessus de 31 à 32 degrés.

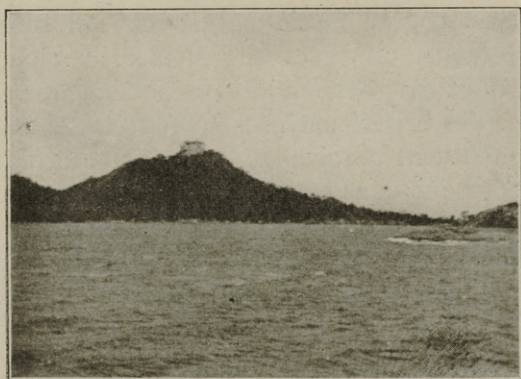
IV. — Victoria, capitale de l'Espírito Santo, est située à dix-huit ou vingt heures de navigation de Rio de Janeiro par voie de mer, et à une journée de voyage par la voie ferrée dite « Sul d'Espírito Santo », qui vient d'être inaugurée. C'est à bord de l'*Acre*, du « Lloyd Brasileiro », que nous pénétrons dans le port de Victoria, l'un des meilleurs du Brésil. Le prix du passage en première classe est de 45 milreis. L'entrée de la baie, qui n'a guère plus de 800 mètres de large, est signalée par le phare de la pointe de Santa Luzia. Après avoir traversé un étroit chenal, on se trouve dans une fort jolie baie de 2 milles 1/2 de largeur,

entourée de monts et de collines couverts de végétation. Le paysage est tout à fait pittoresque : à gauche, on voit se dresser sur un mont rocheux de 150 mètres le curieux couvent de la Penha, qui attire vivement la curiosité des voyageurs. Construit en 1575, il supporte gaillardement le poids des siècles et le heurt des intempéries. En bas de ce pic s'étend Villa Vella d'Espírito Santo, l'ancienne capitale de l'État, qui ne compte plus aujourd'hui que 2.000 habitants environ. Un peu plus loin, au lieu dit Pedra de Agua, s'élève une belle et vaste construction destinée à héberger les immigrants.

De cet endroit on commence à apercevoir la ville de Victoria qui s'élève, à 8 kilomètres de la mer, sur l'île d'Espírito Santo (30 kilomètres de tour), au fond d'une échancrure de la baie, ou plutôt d'une seconde baie, où l'on accède par une gorge étroite formée par un énorme rocher qu'on nomme, comme à Rio de Janeiro, le Pain de Sucre (Pão de Assucar). Les navires doivent passer entre ce rocher et un petit fortin démantelé, le fort São João, qui laissent entre eux un intervalle de 50 à 60 mètres; la profondeur de cette passe est supérieure à 20 mètres. La première baie ou mouillage extérieur a plus de 18 mètres de fond; la seconde constitue un ravissant petit port, situé en face de la ville de Victoria. Il n'a que de 300 à 500 mètres de largeur, mais il est accessible aux plus grands transatlantiques, car ses eaux éternellement tranquilles ont une profondeur de 15 à 20 mètres.

La ville, qui s'étagé en amphithéâtre de pente douce, présente de la baie un fort bel aspect; en réalité, si elle possède quelques bonnes rues avec édifices assez bien bâtis, c'est dans son ensemble une très vieille ville, construite aussi mal que pouvaient le faire les Portugais d'alors, c'est-à-dire sans goût, sans alignement, sans architecture, suivant les caprices du terrain, serrée entre la baie et un groupe de montagnes qui l'empêchent de s'agrandir. Toutefois l'aspect général n'est pas déplaisant, surtout lorsqu'on y a un peu séjourné; on y découvre quelques fortes maisons de commerce étrangères et brésiliennes et quelques édifices, comme l'église paroissiale, un couvent de Carmélites datant du

xvii^e siècle, quelques jolies chapelles, dont celle très curieuse du Rosario, l'ancien collège des Jésuites (1551), transformé aujourd'hui en palais du gouvernement; des constructions plus récentes, comme le Théâtre Melpomène, élégant et solide édifice, dont l'extérieur est en bois. On a renoncé provisoirement à édifier un théâtre en maçonnerie, construction coûteuse qui, d'ici quelques années, aurait été insuffisante. La caserne de la Police de l'État (1) et la prison, bel édifice de construction moderne qui a coûté fort cher, mais qui, élevé dans une situation déplorable, aussi bien au



Entrée du port de Victoria (La Penha).

point de vue stratégique qu'hygiénique, occasionne continuellement de grandes dépenses; le palais du Congrès et l'Hôpital d'Isolement (100 lits), bâti sur la petite île do Principe. Le vieil Hôpital de la Miséricorde est en voie d'être remplacé par un édifice monumental et artistique, avec pavillon pour la maternité et les aliénés; on le construit sur la belle plage de Bento Ferreira (villa Sudré), dominant l'entrée de la baie.

A notre arrivée, les rues étroites de la ville étaient complètement éventrées, comme de simples rues parisiennes, car on procédait à l'installation de canalisations d'eau et d'égouts,

(1) Chaque État possède un corps de police militarisée variant de 500 à 5.000 hommes, suivant l'importance et les ressources de l'Etat.

ainsi qu'au placement définitif des conduites pour l'électricité qui éclairait la ville depuis quelques semaines. Ces améliorations, longtemps désirées par la population, mais toujours ajournées en raison des faibles ressources du budget, étaient devenues d'une nécessité urgente. Aujourd'hui Victoria, après en avoir été longtemps privée, est abondamment approvisionnée d'eau excellente, captée partie dans le rio *Jucée* et partie dans le rio *Formath*.

Quoique construite sans aucune méthode, Victoria réunit les meilleures conditions de salubrité possible et ne saurait devenir le foyer d'aucune maladie endémique ou épidémique sérieuse. Sa topographie, la nature de son sous-sol, son altitude au-dessus du niveau de la mer, la richesse de la végétation qui l'environne ou la domine à chaque extrémité, la fréquence des brises marines, surtout pendant la saison chaude, constituent des avantages précieux. Il faut qu'il en soit ainsi pour que dans cette ville de 15.000 habitants environ, à peu près dépourvue des plus élémentaires ressources qu'exige aujourd'hui l'hygiène moderne et des plus simples améliorations pour la défense de la santé publique, la mortalité ne dépasse pas 26 pour 1.000.

Toutefois le gouvernement ne devrait pas voir sans une certaine crainte cette grande agglomération dans un espace très limité, et surtout dans des habitations délabrées qui sont un défi à l'hygiène, même celles de la population aisée. Quant à celles des pauvres gens, il vaut mieux ne pas en parler.

V. — Empressons-nous d'ajouter que le gouvernement a projeté l'agrandissement de la ville par la création d'un nouveau faubourg qui soulagerait la population existante et qui permettrait de fixer les courants nouveaux attirés par le développement commercial du port. Malheureusement il semble que la ville ne possède pas grand territoire par où s'étendre. Ensermée par la mer et les montagnes, sa superficie urbaine peut être considérée comme épuisée; s'il existe encore quelques rares coins utilisables, il y a par contre des rues entières qu'il faudra démolir, pour le plus grand profit de l'hygiène et de l'embellissement de la ville. Au delà des

deux extrémités, le terrain est fortement accidenté et rocheux, et rarement il offre de place en place un espace favorable à quelque construction. Plus loin, contournant à gauche la partie de l'île où se trouve le vieux fort São João, on trouve un terrain en partie couvert de *mangues* (man-



Vue générale de Victoria.

gliers ou palétuviers), ce qui fait hésiter à adopter cette zone, qui s'étend sur la baie extérieure.

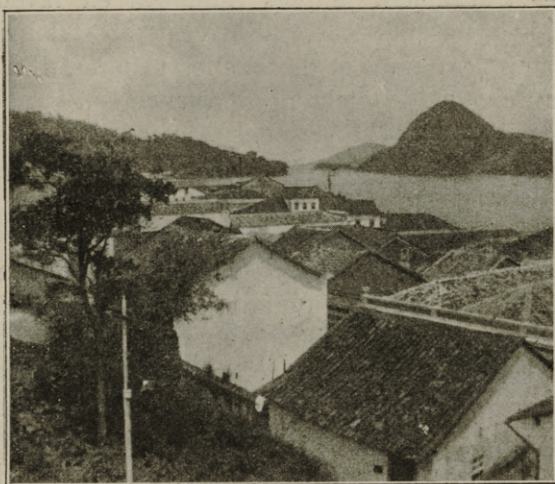
C'est cependant de ce côté que la ville doit s'étendre, car nous ne voyons pas très bien quel autre terrain pourrait être choisi. D'autre part, une raison milite encore en faveur de cette adoption, c'est qu'il existe déjà une ligne de tramways à traction animale qui traverse toute la ville et poursuit jusqu'au delà du fort São João, où elle devient chemin de fer sur route à traction à vapeur jusqu'à la charmante station

balnéaire de Suá. C'est l'entreprise *Carris-Suá*, qui pourrait facilement être reliée à la jolie petite ville de Serra; celle-ci deviendra certainement un jour le sanatorium de la capitale, pour la douceur de son climat, l'abondance de ses eaux et son agréable situation. Cette entreprise, actuellement propriété de l'État d'Espirito Santo, pour qui elle est une cause de sacrifices constants par ses déficits, pourrait alors devenir extrêmement fructueuse. Pour le moment, le président de l'Etat est autorisé à concéder une garantie d'intérêt de 6 p. 100 l'an jusqu'au capital de 200.000 francs au concessionnaire ou société qui s'organiserait pour exploiter la ligne de tramways qui va de la capitale à Suá.

Nous sommes, en outre, absolument convaincu qu'il y aurait d'énormes bénéfices à réaliser pour une société qui se constituerait dans le but de construire ce que nous appelons des maisons ouvrières bon marché, des maisons d'employés, des logements et villas convenables, voire des chalets démontables, comme on en voit tant aujourd'hui, plaisants et commodes. Maisons et chalets trouveraient immédiatement preneurs, car nous avons vu un grand nombre de familles distinguées loger et installer un mobilier convenable dans des habitations, presque des taudis, dont ne voudrait pas le moins difficile de nos artisans.

VI. — L'agrandissement projeté est doublement indispensable, et le gouvernement a pour devoir de chercher à faire de Victoria une grande et belle ville. En effet, le peu de développement de l'Etat a une cause naturelle qui fait que celui-ci paraît pauvre et médiocre au milieu de ses richesses et de la prodigieuse fertilité de son sol : c'est la dispersion de ses diverses forces économiques, due à sa configuration géographique. Nous avons vu qu'Espirito Santo est une bande de territoire qui n'a pas plus de 150 à 180 kilomètres de large; sur le littoral sont des ports plus ou moins abrités et accessibles, dans les embouchures de rivières assez peu navigables, mais destinées cependant à remplir les fonctions de guide pour l'établissement de populations et pour les communications de celles-ci avec l'intérieur. Ceci explique pourquoi Espirito Santo n'a jamais pu se constituer une

grande ville. Chaque bourgade fondée au bord de la mer servait d'entrepôt commercial à la petite zone correspondante de l'intérieur, qui ne pouvait se développer faute de communications; ensuite, comme les distances entre ces localités de la région sud, la seule vraiment exploitée, et Rio de Janeiro étaient minimes, toutes communiquaient directement avec cette capitale, ne permettant ainsi à aucune d'entre



Le goulet du port intérieur de Victoria vu de la ville.

elles de s'établir solidement pour servir de centre de convergence à tous.

Dans ces conditions, les progrès de l'État ne pouvaient qu'être excessivement lents, d'autant plus que le peuplement intérieur de cette bande de territoire ne commença que très tard.

L'exiguïté du territoire d'Espirito Santo ne permet pas la subdivision de ses forces économique; il n'est donc pas possible de transformer en bonnes places de commerce tous ces petits ports du Sud peu éloignés les uns des autres; cela ne pourra jamais s'obtenir même en peuplant et en couvrant de cultures tous les coins des municipes intérieurs. En outre, ces petits ports ne tirent pas grand profit de ce rôle

d'intermédiaires de zones si limitées, les avantages sont purement personnels à quelques particuliers et l'État y perd les bénéfices de la concentration de ses forces vives. Mieux vaudrait, pour celui-ci, une place de troisième ordre sérieusement organisée que la demi-douzaine de petits ports, entrepôts insignifiants, qui ne prendront jamais aucun développement.

VII. — L'argument le plus immédiat en faveur de la nécessité de la formation de grands centres est fourni par la leçon de tous les temps et de tous les peuples. Il n'y a pas de pays au monde, de quelque importance politique et commerciale, qui n'ait pas ses grandes places; la valeur et la prédominance des nations s'élèvent avec le nombre de celles-ci. Les plus grandes nations commerciales du globe, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis, sans ordre de classement, sont celles qui possèdent les plus grands entrepôts. Ce qui se dit des nations s'applique également à leurs départements. Les principaux États du Brésil sont exactement ceux qui possèdent les places commerciales les plus importantes : Rio de Janeiro, São Paulo, Bahia, Pernambuco, Pará, Rio Grande do Sul, avec leurs places de Santos, San Salvador (ou Bahia), Recife (ou Pernambouc), Belem (ou Pará) et Porto Alegre, lesquels, outre la capitale fédérale, sont les capitales commerciales et industrielles de grandes zones du pays. Cela est si vrai, que l'État de Minas Geraes, le plus peuplé et un des plus vastes et des plus riches de tous, ressentant profondément le défaut d'un grand centre de convergence, secondé par ses énormes ressources, a dépensé les millions à pleines mains pour fonder artificiellement une importante ville moderne, Bello Horizonte.

Un autre avantage des grands centres consiste dans le rayonnement de vie, de mouvement et de confort qu'ils établissent autour d'eux. Une ville considérable et confortable est une recommandation pour n'importe quel pays et répand la lumière sur toutes ses ressources. Mais Espírito Santo n'offre aucune indication dans ce sens aux voyageurs étrangers qui passent dans son port très fréquenté, avec sa capitale jusqu'ici arriérée et ses petites villes dépourvues

des plus élémentaires améliorations, cela au milieu d'une nature luxuriante et de richesses variées.

Victoria est fort bien placée pour devenir un bon marché commercial, un centre économique capable d'organiser et de diriger le développement de l'État. Les conditions admirables de son port indiscutablement supérieur à tous les autres de son littoral et un des quatre meilleurs de tout le Brésil; sa situation à égale distance des deux extrémités de la côte; l'avantage d'être déjà la capitale, lui assurent un avenir certain. La fondation ancienne de centres coloniaux dans des régions que Victoria domine géographiquement, sa prédominance sur diverses parties du Nord et du Centre, firent que cette ville prit un certain essor pendant ces dix dernières années et commença, grâce à de grosses maisons de commerce, à traiter directement avec l'étranger.

Cette influence, réelle en ce qui concerne le Nord, est fort réduite, quant au Sud, dont une partie se trouve mise en contact direct avec Rio de Janeiro par le réseau de la Compagnie « Leopoldina », et une autre partie par les barres, ou petits ports, de *Itapemirim*, *Benevente*, *Piuma* et *Guarapary*. Le commerce d'exportation de ces barres a lieu presque en entier avec Victoria; mais celui d'importation, au contraire, se fait presque exclusivement par Rio de Janeiro. L'unique moyen de diriger vers Victoria ce courant naturel qui, jusqu'à présent, rechercha toujours le marché le plus important, c'était de le mettre, au moyen du chemin de fer, à quelques heures de distance des centres les plus importants de l'État; ce sont, justement, ceux qui actuellement sont obligés de se servir des petits ports indiqués plus haut. La rapidité et la modicité des transports, la plus grande facilité des transactions détermineront la dérivation vers Victoria de ce mouvement commercial qui lui échappait hier encore, et qui, aujourd'hui, va pouvoir y atteindre.

VIII. — En effet, une des grandes aspirations des habitants de l'État vient de se réaliser : depuis le mois d'août 1910, on peut monter en chemin de fer à Rio de Janeiro, c'est-à-dire à Nictheroy, et débarquer au port de Victoria. Depuis fort longtemps, le gouvernement d'Espírito Santo désirait

mettre sa capitale en communication avec le sud de l'État, qui a toujours possédé les plantations de café et de canne les plus prospères, les plus grandes zones cultivées et les municipes les plus riches et les plus producteurs. Là, déjà, existaient deux petits tronçons partant de Cachoeiro de Itapemirim allant, l'un à Alegre, l'autre à Castello. Devant l'insuccès de différents concessionnaires brésiliens, le gouvernement de l'État entreprit lui-même la construction de la ligne dite « Estrada de Ferro Sul do Espirito Santo ». En raison de la conformation du sol, cette construction fut très onéreuse, si bien que, faute de ressources, la ligne fut interrompue à Mathilde, à 83 kilomètres au sud de Victoria.

Il y a quelques années, le gouvernement se voyant, par suite de sa situation financière, dans l'impossibilité d'achever le reste du tracé et d'entretenir la partie construite qui était une cause de dépenses pour le Trésor, vendit le tronçon à la Compagnie Leopoldina, à la condition, pour cette dernière, d'achever le parcours dans le plus court laps de temps possible. Après différents attermoiemens, ce contrat eut son entière exécution, et la Compagnie Leopoldina, qui connaissait la valeur de ces régions agricoles, amenait dernièrement ses locomotives jusqu'au bord de la jolie baie de Victoria, traversant tout ce sud d'Espirito Santo, dont la puissante végétation suffit à faire ressortir la grande fertilité de ses terres. L'exportation de café produit par le municipe de Cachoeiro, desservi par la petite ligne de Cachoeiro à Alegre et par l'embranchement de Carangola, s'élève à 240.000 sacs. D'autres municipes traversés par la ligne donnent environ 60.000 sacs. Les rails de la Leopoldina, après avoir franchi la Serra da Chibata, pénètrent aussi vers l'intérieur, dans la direction de Manhuassu, Caratinga, Bicudos et Ponte Nova, riches forêts touffues de l'État de Minas dont le terrain, très fertile, est parsemé de centres agricoles importants qui ont le port de Victoria pour l'exportation de leurs produits.

IX. — Un autre projet du gouvernement d'Espirito Santo qui consistait à relier Victoria avec un point quelconque du système ferré de l'État de Minas Geraes, est aussi en cours de réalisation, car les travaux de la ligne dite « Victoria à Dia-

mantina » ou « Victoria Minas » sont présentement très avancés. Cette ligne, qui est d'une importance capitale pour l'avenir économique d'Espírito Santo, part de Victoria, se dirige nettement vers l'Ouest, pénètre dans l'État de Minas en traversant la merveilleuse vallée du rio Doce qui, depuis dix ans, devient comme la terre promise du petit État, prend la direction de Itabira de Matto Dentro pour continuer à l'aide d'un embranchement jusqu'à Itabira do Campo, sur la



VICTORIA. — Rue da Alfandega.

ligne « Central du Brésil », où elle arrivera après un parcours de 630 kilomètres. Près de 400 kilomètres de cette voie sont déjà construits et les travaux se poursuivent activement. La ligne traverse, dans l'État de Minas, des régions entières composées de minerais de fer d'une grande teneur et la Compagnie vient d'acquérir la concession des mines du mont Itabira, dont le minerai spécial contient 68 à 70 p. 100 de fer.

La Compagnie de Victoria Minas se propose surtout de mettre sa ligne, qui sera à traction électrique, à même de transporter avantageusement les minerais. A défaut de charbon, la Compagnie se trouvera abondamment pourvue de

combustible, grâce aux bois durs des immenses forêts vierges du rio Doce, puis aussi grâce à la houille blanche produite par les chutes d'eau qui y sont nombreuses. Son but est d'installer sur les rives du fleuve des hauts fourneaux et des aciéries, de tenter la fabrication des rails d'acier par l'emploi des procédés électriques, en faisant passer les masses de fontes fluides et très pures, travaillées au moyen du charbon de bois, du haut fourneau commun au haut fourneau électrique.

La Compagnie Victoria Minas a déjà édifié un barrage près de Victoria pour obtenir la force motrice nécessaire à l'usine électrique qui doit fournir l'énergie pour la traction des trains de sa ligne; d'autres sont en construction sur différents points du parcours. En outre, d'après des nouvelles que nous venons de recevoir de Londres, cette Compagnie a signé des contrats avec quatre Sociétés de navigation pour le transport des minerais de fer de Victoria en Europe. La *Bessemer Steel Company* avait déjà conclu avec la Victoria et Minas un contrat annuel de 2.000.000 de tonnes (1). De ce fait, le port de Victoria prendra très prochainement une activité considérable.

Une troisième ligne en projet aurait pour point de départ la ville de São Matheus, au nord, elle desservirait les zones comprises entre les rios Doce et Mucury; elle serait plus tard reliée au tronc central.

Il va sans dire que les voies de communication font à peu près défaut dans l'État d'Espirito Santo, c'est un de ses plus grands maux. D'une extrémité à l'autre de l'État, les routes, quand elles existent, sont tout ce qu'on peut voir de plus primitif, et plus on s'en va vers le centre, où le terrain est plus escarpé et les conditions topographiques plus difficiles, plus sont déplorables les tristes sentiers qui servent au transit public sous le nom de routes. Les rivières et torrents doivent être traversés à l'aide de quelques planches ou de troncs non équarris, les sentiers serpentent sur les flancs de collines abruptes, au milieu

(1) Peut-être y a-t-il à ce chiffre un zéro de trop, car nous avons lu antérieurement 200.000 tonnes.

d'une nature prodigue et majestueuse, mais absolument dominatrice. Les centres coloniaux furent les uniques régions de l'État dotées de voies de communications à peu près passables ; on y voit encore les vestiges de routes larges et bien construites, dignes d'un meilleur sort que celui qui leur fut réservé. L'égoïsme ou l'ignorance, peut-être les deux, firent que faute d'entretien elles devinrent peu à peu indignes du nom de routes carrossables. L'État a supporté les dépenses de construction de certaines routes que, le plus souvent, les municipes intéressés n'ont pas su entretenir. Il est vrai que dans cet État généralement assez montagneux, la construction de bonnes routes serait difficile et coûteuse, et leur entretien plus encore, c'est pourquoi les pouvoirs publics cherchent à résoudre par les chemins de fer le problème essentiel des moyens de transports.

CHAPITRE II

- I. Construction du port de Victoria, une Compagnie peu pressée. — II. Navigation fluviale insignifiante : l'Itapemirim, le São Matheus. — III. Le rio Doce. — IV. Agriculture. — V. Zones de cultures diverses. — VI. Espirito Santo exportateur de bois de luxe, manque de stocks. — VII. Comment développer ce commerce, prix des diverses variétés. — VIII. Le palissandre, variétés, prix, maisons d'exportation. — IX. Centres coloniaux anciens et nouveaux, terres germanisées. — X. Terres favorables à la colonisation. — XI. Gisements aurifères. — XII. Etat ouvert aux initiatives.

I. — Dès la fin de 1892, le Gouvernement d'Espirito Santo résolut d'améliorer le port de Victoria ; il accorda la concession des travaux à la Compagnie *Brasileira Torrens*. Cette concession ne fut suivie d'aucun effet, quoique les délais pour le commencement des travaux eussent été prorogés à diverses reprises. En 1903, la Compagnie Torrens présenta un nouveau projet et un nouveau devis en demandant une modification aux clauses de son contrat. En mai 1904, le Gouvernement approuva le plan, comprenant les travaux suivants :

1° Un quai d'un développement de 1.000 mètres, où pourront accoster, aux marées les plus basses, des navires d'un tirant d'eau de 8^m,50, à construire en face de la ville de Victoria, dans la partie comprise entre le banc des *Argolas* et l'île de Wetzell. — 2° La construction de magasins et de hangars pour dépôts de marchandises et abris. — 3° L'installation d'appareils hydrauliques ou électriques perfectionnés, pour les opérations de chargement et de déchargement. — 4° La pose de voies ferrées pour le service des magasins et, le long du quai (elles devront être reliées aux lignes de

chemins de fer), des voies pour le service des grues. — 5° Le dragage du banc de l'entrée de la baie (1) pour l'obtention d'un chenal de la largeur minimum de 150 mètres (50 mètres au cas où il sera construit un bassin de concentration de débit) et de la profondeur d'au moins 9 mètres aux plus basses eaux, convenablement balisé et se prolongeant jusqu'à l'entrée du port en face de la ville. — 6° Le dragage jusqu'à une profondeur de 9 mètres de tout le port entre le quai et la ville, près du rivage, les fonds variant de 5 à 8 mètres. — 7° La construction, entre l'île du Boi et la pointe de Suá, de bassins de débit destinés à fournir au chenal de l'entrée de la baie le plus grand volume d'eau possible. — 8° La construction d'un pont destiné à relier au continent la ville de Victoria, qui, on le sait, est située dans l'île de ce nom; ce pont devra se trouver à la hauteur nécessaire, au-dessus du niveau supérieur des eaux ou posséder une portée tournante, pour ne pas gêner la navigation actuelle, du moins sur une étendue déterminée.

En juillet 1907, les travaux n'étant pas encore commencés, le gouvernement apporta quelques modifications au plan précédent. La première section du quai comprendra une muraille de 300 mètres de long pour 8^m,50 de hauteur, et deux murailles de 100 mètres chacune pour les hauteurs de 7 mètres et de 4^m,50, respectivement, soit une longueur totale de 500 mètres. Les autres 500 mètres de quai de la deuxième section seront construits pour une hauteur d'eau de 10 mètres.

Ces travaux, qui ne présentaient de difficultés d'aucune sorte et ressortaient uniquement du génie hydraulique, devaient prendre fin en 1910. Nous sommes à la fin de cette même année et aucun travail n'a été mis en train! Il semble que le gouvernement ait été bien mal inspiré en accordant

(1) On sait que la baie de Victoria se compose de deux parties : le mouillage extérieur avec des fonds de 18 mètres, et le mouillage intérieur avec une profondeur de 15 mètres; en face du chenal de Victoria, existent trois bancs de sable, *Baixa Pequena*, *Baixa Grande* et *Cavallo* laissant entre eux une bonne passe de 16 mètres d'eau. Plus loin, en face de la colline de la Penha, commence un grand bas-fond sablonneux traversé à son centre par une passe où la sonde, à marée basse, accuse encore 6 mètres de profondeur.

à nouveau à la Compagnie Torrens une entreprise que depuis 1892 elle n'a pas su, ou voulu, mener à bien! L'État de Minas Geraes, désireux de posséder un débouché sur l'Océan pour les produits de ses zones agricoles et minières de l'Est, accorde pendant quatre ans une subvention annuelle de 100.000 francs. Nous sommes tout à fait convaincu que le port de Victoria prendra d'ici peu une importance considérable; l'industrie sidérurgique ne tardera pas à s'apercevoir qu'il serait très avantageux d'installer non loin de la ville des hauts fourneaux, outre ceux du rio Doce, pour traiter sur place les minerais venant de Minas, au moyen de la houille qui serait amenée à un prix relativement minime par des navires charbonniers; ils pourraient charger du minerai comme fret de retour. Dans tous les cas, ce trafic de minerais, celui des produits agricoles et des bois de luxe de l'État assureront au port de Victoria une très grande activité.

Les autres ports de l'Espírito Santo ne sont accessibles qu'à de petits bâtiments. Ce sont : Guarapary, Benevente, Piuma, Itapemirim, Mucury, formé par une petite baie; Sao Matheus et Itabapoana.

II. — L'État d'Espírito Santo est arrosé par un grand nombre de cours d'eau; parmi les principaux figurent : le rio Doce, qui est la principale artère fluviale; l'Itauna, le São Matheus, le Guarapary, le Guandú, le Timbuhy, le Jucée, le Benevente, le Piuma, l'Itapemirim et l'Itabapoana.

Toutes ces rivières coulent de l'Ouest à l'Est, à l'exception du Guandú qui coule du Sud au Nord pour se jeter dans le Doce.

Les lacs et lagunes sont très nombreux de chaque côté de l'embouchure du rio Doce. Dans le municípe de Benevente, on remarque la lagune de *Mae Ba*, qui parfois communique avec la mer et intercepte les communications. Le lac de Juparana, qui a 48 kilomètres de tour, est le plus important de tous ceux qui avoisinent le rio Doce, depuis le centre de l'État jusqu'à son embouchure. Les terres qu'il baigne sont d'une fertilité exceptionnelle. Les lacs et lagunes, qui communiquent plus ou moins avec le rio Doce, sont à peine connus quoique très poissonneux. Les plus éloignés ne sont

sillonés de temps à autre que par quelques canots d'Indiens Botocudos.

Malgré le nombre et l'importance de ses cours d'eau, l'État d'Espírito Santo ne possède pas encore de navigation fluviale organisée. Le rio Itapemirim, au Sud, est le rio le plus important au point de vue de son utilisation actuelle, comme la voie naturelle de communication des centres les plus importants de l'État vers la mer. En raison de sa situation, il paraîtrait raisonnable que les pouvoirs publics n'aient pas à se préoccuper de la navigation de cette rivière, laissant cette exploitation à l'initiative privée, qui devrait y trouver profit. Sauf pour quelques vapeurs, il n'en est pas ainsi et le gouvernement est autorisé, par la loi n° 506, à fournir une subvention de 15 contos à un service de navigation sur cette rivière depuis son embouchure jusqu'à la ville de Cachoeiro de Itapemirim ; soit 40 kilomètres environ.

Itapemirim est le chef-lieu d'un vaste municípe agricole du Sud, dont les planteurs de café font la principale richesse. Le municípe se compose de cinq districts : Conceição, São Gabriel do Muqui, São João do Muqui, São Pedro et São João do Cachoeiro. Sa population entière ne dépasse guère 25.000 habitants. La ville, bâtie sur les deux rives du rio Itapemirim, est fort pittoresque ; elle est éclairée à l'électricité et possède quelques bonnes maisons de commerce. Un pont métallique réunit les deux parties de la ville ; les maisons, à part quelques-unes de construction moderne, n'ont pas grand aspect. A une extrémité de la ville, le fleuve forme une grande courbe ; sur ses rives on remarque nombre d'habitations élevées sur pilotis.

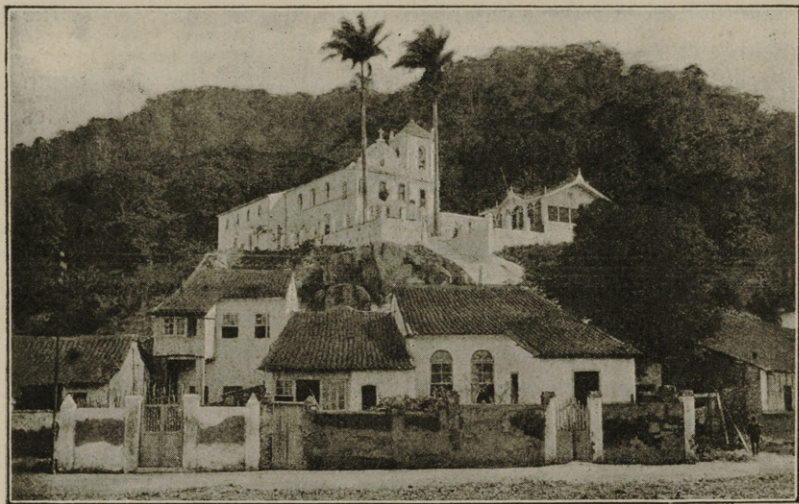
Plus loin, la forêt séculaire borde les deux rives.

Itapemirim progresse constamment depuis qu'elle est desservie par la « Leopoldina » ; un de ses meilleurs édifices est la gare qui se trouve au sud de la ville.

En raison du peu de densité de sa population, Espírito Santo n'a guère de villes dignes de ce nom. Les principales sont : Guarapary, São Matheus, Anchieta, Itabapoana, Conceição da Barra.

Des autres agglomérations, il n'y a pas grand'chose à dire, sinon que les conditions naturelles, la fécondité du sol et l'aménité du climat sont sans doute la raison, et aussi les uniques correctifs de l'absence de l'effort humain.

La seule rivière qui se prête à une franche navigation sur un parcours important est le rio São Matheus, sur les rives duquel se trouve édifée l'active ville de ce nom et un peu plus au Nord celle de Conceição da Barra. Le développement croissant de cette zone va exiger d'ici peu l'établis-



UN COIN DE VICTORIA. — Église du Rozario.

sement d'un service régulier de navigation avec la capitale, où affluent déjà une grande partie de ses produits. Présentement, São Matheus se trouve visité deux fois par mois par des vapeurs qui ne sont pas en mesure de franchir la barre par tous les temps, mais qui arrivent cependant à satisfaire les principales nécessités du commerce local avec ces voyages périodiques.

III. — Le rio Doce, qui prend sa source non loin d'Ouro Preto dans l'État de Minas, est le principal fleuve de l'État; son bassin est d'une richesse inouïe, mais d'une navigabilité

assez difficile. Son embouchure, qui parfois se divise en deux, est rendue périlleuse par des fonds de sable qui ne donnent guère plus de 3 mètres d'eau; cette barre pourrait être un peu approfondie. Toutefois, des vapeurs et barques calant près de 1 mètre ont maintes fois remonté et remontent encore ce fleuve jusqu'à Porto de Souza, à 120 kilomètres de la mer. Diverses entreprises se sont autrefois formées pour organiser la navigation sur ce fleuve, depuis 1836 jusqu'en 1895, mais toutes durent abandonner, faute de trafic, car malgré sa richesse cette région ne commence à être exploitée que depuis une douzaine d'années.

Entre Porto de Souza et l'île de *Natividade*, la navigation est tout à fait impraticable à cause d'une série de rapides qui forment quelques chutes importantes comme celles de *Sapucaia*, *Urubu*, et diverses autres. Cette série de chutes, qui s'étendent sur une distance de 12 kilomètres, sont connues sous le nom de *Cachoeiras das Escadinhas*. A cet endroit le rio coule entre deux murailles de granit et en certains passages son lit se rétrécit jusqu'à moins de 100 mètres. Les chutes de Urubu marquent la frontière entre Espirito Santo et Minas Geraes. La navigation du rio Doce à l'aide d'embarcations spéciales, des chalands en fer, à roue arrière, ne calant pas plus de 0^m,80 à 1 mètre, est fort possible en toute saison jusqu'à Porto de Souza; d'autres vapeurs calant beaucoup plus y sont fréquemment parvenus, mais en choisissant l'époque. Aujourd'hui, le trafic y serait rémunérateur, car la nécessité d'un service régulier se fait beaucoup sentir. Par la même loi n° 506, le gouvernement est autorisé à subventionner de 10 contos de réis par an un service de navigation qui s'opérerait de la barre du rio Doce au bourg de Collatina, touchant au lac Juparana, jusqu'au rio São José, pour la partie navigable de ce rio. Actuellement le service est fait tant bien que mal par des embarcations particulières, sans aucun itinéraire.

IV. — La principale industrie de l'État d'Espirito, pour ne pas dire l'unique, est l'agriculture, et seulement dans une seule de ses branches, la culture du café. Il y a bien

quelques autres produits, tels que le sucre, les bois, etc., mais ils représentent un chiffre si peu important que le café reste seul en évidence. Espirito Santo est malheureusement un pays de monoculture! Alors que le sol est favorable à nombre d'autres cultures rémunératrices, telles que celles du coton, du cacao, du tabac, de la canne à sucre, du lin, la population se livre presque exclusivement à la culture du café. D'où les difficultés financières avec lesquelles eut à lutter le gouvernement pendant ces dernières années, difficultés qui lui ont imposé un régime de sévères économies.

Sans abandonner la culture du café, qui forme le principal revenu de l'État (1), les planteurs commencent à se livrer à d'autres cultures et à d'autres industries qui peuvent très bien prospérer. Malheureusement, la population rurale de cet État est, plus que partout ailleurs, au Brésil, attachée à des procédés de cultures primitifs et routiniers qui ne tirent pas du sol ce qu'il pourrait produire. Cette population, en grande majorité ignorante, se contente de ce que la terre veut bien donner avec la moindre somme de travail; les produits sont en général mal préparés et ne peuvent lutter avantageusement avec d'autres similaires. Le gouvernement ne se désintéresse pas de la question et fait tout son possible pour modifier cet état de choses préjudiciable. Dans le but de stimuler et de donner une nouvelle orientation au travail agricole, il accorde des primes et des réductions de droits d'exportation et il a créé une école pratique d'agriculture ou *fazenda modelo*, dite « Sapucaia » dans le municípe de Cariacica. Dans cet établissement destiné à l'enseignement pratique, tous les agriculteurs qui le désirent apprennent à apprécier les progrès réalisés par la science agronomique, à connaître les méthodes qui augmentent la fécondité des terres et assurent à l'industrie du sol la plus grande somme de rendement avec la moindre dépense.

(1) En 1907, le café paya 1.998 contos de droits d'exportation, pendant que les droits sur les bois donnaient 96 contos, et d'autres produits une dizaine de contos. En 1908, la disproportion fut moins grande pendant que le café fournissait sensiblement le même revenu, les droits sur d'autres produits, principalement les bois, produisaient près de 450 contos.

Par un enseignement positif et à la portée de toutes les intelligences, ces agriculteurs arrivent à saisir les avantages et le maniement des machines agricoles qui leur sont encore à peu près inconnues, à étudier les époques des plantations, l'emploi des engrais chimiques et les procédés d'irrigation. Cet enseignement de date relativement récente commence seulement à porter ses fruits.

V. — Les terres de l'Espírito Santo peuvent être divisées en cinq parties; trois sont plus ou moins montagneuses, une en pente douce et l'autre formée de plaines dans lesquelles on trouve des lacs et marécages.

Les trois premières sont favorables pour la culture du maïs et de toutes les céréales cultivées dans les autres États; le haricot dans ses multiples variétés est toujours un produit de vente facile, car avec le manioc c'est le pain et le fond de la nourriture du Brésilien pauvre; ajoutons le manioc, le café, le coton et le tabac. Dans la quatrième catégorie sont les terres du bassin du rio Doce et celles arrosées par le rio Itapemirim où on récolte, mais avec de plus grands avantages, les mêmes produits, et, de préférence, la canne à sucre, le café, le manioc, le riz et le cacao. La dernière catégorie peut produire, dans certaines localités choisies, les mêmes articles, mais ces terres peuvent surtout servir à la création de prairies artificielles, particulièrement au Nord du rio Doce; toutefois, malgré la possibilité d'arriver à de très bons résultats, l'élevage n'est guère pratiqué que sur une petite échelle. C'est une des raisons qui font que la viande fraîche est d'un prix assez élevé; la majeure partie de la population se contente de *carne secca* ou viande salée et séchée qui se prépare dans le Rio Grande do Sul (1).

La culture de la canne à sucre pourrait être dans cet État une importante source de bénéfices; le sucre trouve un placement local, et la cachaça, alcool ou eau-de-vie de canne, est d'une vente encore plus assurée, qu'elle soit consommée dans l'État ou exportée. Les terrains inondés et inondables qui abondent vers l'embouchure du rio Doce

(1) Consulter : *De l'Uruguay au Rio São Francisco*, page 339.

pourraient être avantageusement utilisés pour la culture du riz. Le cacao, qui vient très bien, ne fait pas encore l'objet de cultures un peu importantes.

L'arrow-root, qu'on extrait des rhizomes lavés à grande eau du *Maranta arundinacea*, plante très commune au Brésil, où elle est probablement indigène, pourrait être avantageusement exploité dans l'Espírito Santo dont les terrains sont particulièrement favorables à la plante. Le rhizome du *Maranta* mûrit au bout de huit à onze mois, suivant les endroits, après la plantation de la plante (lorsqu'on se donne la peine de la cultiver) et il suffit de laisser en terre un fragment de ce rhizome pour que la plante se reproduise indéfiniment.

Tout le monde connaît la valeur nutritive de la fécule qu'on nomme arrow-root, surtout pour les enfants et les convalescents. La préparation de ce produit est extrêmement facile ; il suffit de laisser déposer, après filtration, l'eau dans laquelle on a broyé et lavé les rhizomes de la plante. Malgré la facilité de cette culture et l'abondance des *Marantas*, la production de l'arrow-root est très faible au Brésil, et son exportation tout à fait insignifiante.

VI.— L'exploitation et l'exportation des bois de luxe qui fournissent déjà à l'État d'Espírito Santo un revenu important pourraient devenir une industrie des plus florissantes et des plus productives si elles étaient pratiquées d'une façon rationnelle par des industriels compétents. On sait que le Brésil compte parmi les pays les plus riches, sinon le plus riche, par la qualité et la variété de ses bois précieux ; ce qu'on ignore c'est qu'il pourrait être le fournisseur du monde entier, pour les bois de luxe, d'ébénisterie et de construction. Espírito Santo figure au premier rang parmi les États dont les essences précieuses sont les plus appréciées. Ses forêts du Sud, vallées des rios Itabapoana, Muquy, Itapemirim, celles plus immenses et plus riches du bassin du rio Doce, abondent en essences rares (1). Citons parmi les principales :

Le *Macaranduba* qui donne un suc laiteux succédané du

(1) Nous ne donnerons ici que les noms indigènes, qui sont les plus connus au Brésil.

caoutchouc, le *Lauro* ou lauriers de diverses variétés, diverses sortes d'*Ipés*, *ipé peroba*, *ipé preto*, *ipé tabaco*, *ipé una*; *oleo pardo*, *oleo vermelho*, *Cabiuna*, *Gonçalo Alves*, *Pau setim* ou bois-satin, *Sebastião de Arruda*, d'une couleur rose avec des veines de même couleur mais plus sombre, quelques-unes bleuâtres et d'autres rouge foncé, plusieurs variétés de palissandre ou *jacaranda*, tous bois d'ébénisterie ou bois de luxe pour plaqué et autres applications.

Parmi les essences assez demandées, bonnes pour les constructions navales, figurent : le *Sebipira* ou *Sucupira-açú*, le *Cabriuva*, le *Muirapiranga*, le *Peroba*, etc.

Les bois de teinture les plus répandus et les plus appréciés sont : le *Pão-Brazil*, qui donne une teinture rouge foncé, et le *Satajuba*, bois fournissant une teinture jaune très appréciée. Nous ne signalerons pas les multiples essences médicinales que nous retrouverons d'ailleurs dans d'autres États.

Le commerce des bois n'a pas encore pris dans l'Espírito Santo, comme aussi dans les États voisins, le développement qu'il devrait avoir, en raison des difficultés de transport, ceux-ci étant d'un prix élevé par la voie ferrée, et trop lents par la voie fluviale; en outre cette industrie ne se développe pas, faute de propagande dans les centres européens et surtout parce que les exportateurs actuels ne sont pas la plupart du temps en mesure de faire des expéditions suivies un peu importantes. Si les forêts de l'Espírito Santo comme celles du Brésil entier, recèlent toutes sortes de bois précieux, chaque variété se trouve dispersée à une distance plus ou moins grande des autres variétés, et il est rare de trouver réunis plusieurs arbres de même qualité, ce qui, avec les moyens rudimentaires dont on dispose, rend la production lente.

Le commerçant européen ignore, et n'a pas à connaître, cet état de choses; ce qui l'énerve et le décourage, c'est qu'ayant fait d'importantes commandes sur la présentation d'un échantillon, les vendeurs se trouvent dans l'impossibilité de faire la livraison. Un exemple suffira à ce sujet. Le bois de teck employé dans les constructions navales et qui

arrive du Siam, devenant plus rare voit son prix s'élever de plus en plus; les arsenaux recherchent d'autres essences susceptibles d'être substituées au bois de teck. Le gouvernement français fit faire des essais comparatifs entre le teck et le peroba brésilien, et malgré que le teck fût dans des conditions meilleures puisqu'il figurait dans les dépôts depuis longtemps, le peroba fut jugé bon pour lui être substitué. Mais, car il y a un mais, les essais ne purent être poursuivis sur une



Indiens civilisés du rio Doce.

plus grande échelle; l'arsenal français ne parvint pas à acheter les 2 ou 3.000 kilos nécessaires, personne, en effet, n'était à même de lui en vendre. Si on voit partout des échantillons de toute beauté, il semble qu'il n'y ait de stocks nulle part ou du moins sont-ils très insignifiants. En outre, les acheteurs ne sont pas renseignés sur la dénomination botanique et vulgaire, les prix et le nom des exportateurs éventuels(1).

(1) Le Havre, Hambourg, Londres et Liverpool sont les principaux importateurs de bois du Brésil.

VII. — Le meilleur moyen de provoquer le développement du commerce des bois en donnant satisfaction à la consommation, c'est de constituer de vastes entrepôts avec des stocks des différentes variétés d'essences demandées sur les marchés. Mais cela ne peut être fait que par des syndicats ou des sociétés organisés pour l'exploitation rationnelle des forêts, la coupe devant toujours avoir lieu pendant les mois de mai, juin et juillet. Les commandes seront plus fortes et plus fréquentes lorsque la livraison pourra être assurée.

Dans l'Espirito Santo, les bûcherons sont en général les ouvriers des plantations et des établissements agricoles, qui s'engagent pour la coupe des bois, pendant le temps que n'exigent pas les plantations. Ils sont d'ailleurs assez ignorants des meilleurs procédés à employer pour obtenir des bois bien présentés et d'un bel aspect.

Les prix des divers bois sont plus ou moins variables et calculés sur le prix de revient dans la forêt, la préparation et le transport; on peut toujours tabler sur les prix moyens suivants, pour les bois de construction et d'ébénisterie de bonne qualité : 15 milreis par mètre cube dans la forêt, auxquels viennent s'ajouter 28 milreis de préparation et de transport, somme variant suivant la distance, jusqu'à la station du chemin de fer, ou le point d'embarquement sur le fleuve; plus 35 milreis pour le fret jusqu'à Victoria.

A Victoria, chaque mètre cube de peroba peut atteindre 95 milreis si le bois est bon, d'une longueur de 6 à 10 mètres et un diamètre jamais inférieur à 0^m,60. Si le bois parfait a une longueur de 10 à 15 mètres avec le même diamètre, il peut atteindre 100 à 125 milreis par mètre cube. Le cèdre et l'ipé de bonne qualité valent de 85 à 95 milreis. Les autres bois énoncés plus haut, sauf le jacaranda, ne dépassent guère 75 à 80 milreis.

VIII. — Le jacaranda ou palissandre est la spécialité de l'État d'Espirito Santo, qui est avec l'État de Bahia le principal exportateur de ce bois si estimé en Europe pour les meubles de luxe. Il en existe plusieurs variétés, les meilleures qualités sont : le *Dalbergia Nigra*, Frei Allem; Cabiúna, *Machacrium* incorruptible *jacaranda-cipo*, *jacaranda ver-*

melho, *Machacrium discolor*, jacaranda, couleur de tabac, avec veines saillantes, etc., etc. Les couleurs les plus recherchées sont : le jacaranda violeta, à veines fines et régulières à ondulations saillantes ; le jacaranda noir violet, le rouge, le noir et le violet. Il existe encore plusieurs espèces de jacaranda qui ne sont pas encore connues sur les marchés.

Il est impossible de fixer un prix absolu pour le jacaranda, car il varie suivant la couleur, la grosseur et la longueur des billes ; voici ceux que nous avons pu nous procurer : une douzaine de billes de couleur violette avec des veines régulières et fines, d'un diamètre jamais inférieur à 0^m,70, sans trous ni fentes, valent de 900 milreis à 1 conto 300 milreis (de 1.395 à 2.070 francs) avec destination pour Le Havre. Dans ce port chaque bille d'environ 800 kilos, de 0^m,50 à 0^m,70 de diamètre, 3^m,50 à 4^m,20 de longueur, dans les mêmes conditions que précédemment, les extrémités bien lisses et droites, peut valoir 600 francs en moyenne. Le jacaranda du rio Doce est un des mieux cotés sur le marché quoiqu'il ne soit pas toujours de la grosseur voulue, et qu'il soit mal préparé. Grâce au chemin de fer de Victoria à Minas qui traverse la si riche vallée, ce commerce va pouvoir prendre une grande extension, mais comme nous l'avons dit, il faudrait que l'exploitation en fût faite par une société bien organisée qui créerait des stocks et vendrait directement aux fabricants, sans employer les intermédiaires, qui exploitent les producteurs forestiers, lesquels perdent souvent courage.

Les principaux exportateurs des bois d'Espírito Santo sont à Victoria : *Zinsen et C^{ie}* ; *A. Prado et C^{ie}* ; *Antenor Guimarães* ; *Manuel Guaresh* ; *Pessoa et C^{ie}* pour le peroba seulement. Ces maisons peuvent fournir des quantités variant de 1.800 à 500 mètres cubes par an, mais ces quantités vont forcément augmenter car les bois de la région d'Itapemirim qui prenaient la voie de Rio de Janeiro par le chemin de fer Leopoldina, auront maintenant moins de chemin pour embarquer à Victoria.

IX. — Les premiers essais d'exploitations agricoles dans l'intérieur de l'État d'Espírito Santo ne datent que de la seconde moitié du siècle dernier ; elles commencèrent par la

frontière de l'État de Rio de Janeiro et ensuite par celle de Minas Geraes, grâce aux reconnaissances des terrains faites par les habitants de ces deux États limitrophes. C'est de la même époque que datent également les premières tentatives de peuplement systématique de l'État par la colonisation européenne; elle continua, peu à peu, jusqu'à la fondation de tous les centres coloniaux possédés aujourd'hui par l'État, ils forment aujourd'hui d'importants districts. D'autres centres, de constitution beaucoup plus récente, ne sont pas encore émancipés, mais ils sont prospères et leur avenir semble satisfaisant.

Les premiers centres coloniaux furent fondés par le gouvernement impérial à partir de 1847 et, de même que dans les États de Santa Catharina et de Rio Grande do Sul, au Sud, ce furent des émigrants allemands qu'on amena. Ils peuplèrent successivement les colonies de Santa Izabel, de Santa Leopoldina, Rio Novo, Santa Thereza, Timbuhy, Alfredo Chaves, etc., dans lesquelles la population se compose de neuf dixièmes d'étrangers; Allemands en grande majorité dans les quatre premières colonies, et Italiens dans les dernières et centres plus récents. Le gouvernement de l'Espírito Santo fonda lui-même plusieurs colonies aujourd'hui prospères, au temps où les hauts prix atteints par le café donnaient à son budget une grande élasticité. La baisse survint et jeta dans les finances de ce pays de monoculture une grave perturbation. La colonie « Affonso Penna », établie il y a peu d'années, dans la fertile vallée du rio Guandú dut, par raison d'économie, être transférée au gouvernement fédéral, qui en prit la charge en 1908. Une autre doit être créée prochainement sur les rives du rio São José, près du lac Juparana. A Villa Rubim et Villa de Argolas, le gouvernement de l'État fonda deux colonies composées de Brésiliens et d'étrangers, venus spontanément, colonies qui n'occasionnent que peu de dépenses à l'État.

Pour les colonies fondées sous l'Empire, aujourd'hui des centres importants, le gouvernement d'Espírito Santo voit se reproduire les mêmes faits qu'on observe dans les colonies allemandes de Santa Catharina. Des localités entières ignorent

complètement la langue portugaise et quoique la plus grande partie des habitants soient nés au Brésil, dans l'État, ils ont conservé leurs usages, coutumes, religion, la langue et les traditions de leur pays d'origine.

C'est ce qu'eut l'occasion de vérifier, un peu avant notre arrivée, M. Carlos A. Gomes Cardim, Inspecteur général de l'Enseignement. En visitant les premières de ces colonies, il



ESPIRITO SANTO. — Hôtel des Immigrants à Pedra de Agua.

fut très mortifié de ce que les passants ne répondaient pas, comme c'est l'usage, aux bonjours et bonsoirs dont il les saluait; simplement parce que ces braves gens ignoraient, cela est difficile à croire, jusqu'à ces deux formules, les plus communes des salutations. A Campinha de Santa Izabel, où il alla ensuite afin d'harmoniser les intérêts de l'État avec ceux de cette colonie nationale germanisée, il visita l'école dirigée par un pasteur protestant. La salle était bien meublée; l'ordre et la discipline y régnaient; sur les murs se

trouvaient des tableaux représentant des scènes bibliques et de l'histoire de l'Allemagne. L'allemand dominait d'une façon accablante; en somme, il n'y avait là, de brésilien, que le sol sur lequel l'école était édifiée.

Dans une grande cour destinée aux récréations, jouaient une cinquantaine d'élèves. Désirant connaître le degré d'instruction de ces Brésiliens, fils d'Allemands, M. Gomes Cardim posa diverses questions à quelques-uns, questions auxquelles ils ne répondirent pas, se bornant à le fixer avec les yeux interrogateurs de ceux qui ne comprennent pas. A cet instant, le pasteur s'approcha avec un jeune élève; celui-là seul parlait portugais. Il répondit intelligemment à toutes les questions que lui fit l'Inspecteur général, puis acheva : « Oui, je suis né à Rio Fundo (territoire de l'Espírito Santo), mais je suis Allemand ».

Il est inutile de dire la surprise et la peine du haut fonctionnaire; quant au pasteur, il était confus. Aussitôt, M. Gomes Cardim, procédant avec énergie et prudence, s'employa, sinon à faire disparaître cette anomalie, du moins à l'atténuer fortement. D'accord avec le pasteur, un professeur fut adjoint à l'école, et spécialement chargé d'enseigner le portugais, l'éducation civique, la géographie et l'histoire du Brésil. Deux professeurs furent également envoyés aux collèges « Rita Beverini » et « Machiavelli » de l'ancienne colonie San João de Alfredo Chaves où prédominait l'enseignement italien. En outre, afin de propager la connaissance de la langue portugaise on créa, à titre d'expérience, des postes de professeurs ambulants, chargés de faire des cours dans les régions habitées par des étrangers ou leurs descendants.

Il faut ajouter que ces faits ne peuvent être observés que dans des colonies anciennes fondées dans des régions dépourvues de communications faciles, ou qui en ont été longtemps privées; sauf dans le nord de l'État de Santa Catharina, dans la région de Blumenau, absolument germanisée, nous n'avons jamais observé de pareils faits. Les colons s'assimilaient très rapidement et apprenaient vite à se faire comprendre en portugais. Il est vrai que les États du Sud ont su et pu faire

de grands sacrifices pour leurs colonies en les dotant, eux-mêmes, d'écoles et de professeurs. Dans tout l'Espírito Santo il n'y a, pour le moment, que 234 écoles primaires (longtemps négligées pour les écoles secondaires), dispersées dans les différentes localités de l'intérieur.

X. — Bien qu'il soit de dimensions restreintes, plus de la moitié de l'État d'Espírito Santo reste à peupler et à cultiver. De la rive gauche du rio Doce au rio Mucury (frontière de



Passage d'un rapide.

Bahia), il existe une superficie de plus de 20.000 kilomètres carrés de forêts vierges, à peine interrompues par les fazendas, ou grandes exploitations rurales de la Serra dos Aymorés et par la colonie *Nova Venecia*, dans le haut São Matheus.

Du rio Doce à l'Itabapoana, où se trouvent les municipes les plus peuplés, il y a encore de grandes zones de terre *devolutas* (1) qui attendent les bras de l'agriculteur.

Les zones les plus riches, les plus petites et les plus favo-

(1) Terres appartenant à l'Etat, non utilisées par lui, ou le Gouvernement Fédéral.

rables à la colonisation des terres devolutas se trouvent sur les rives du rio Guandú, sur celles des fertiles rivières Canguica, en amont, Consolação, et divers autres affluents du rio Doce. Le climat y est doux, l'eau abondante et facile à utiliser comme force motrice ; l'altitude de 250 à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer permet l'acclimatement facile des immigrants européens, et les terres sont propres à toutes les cultures, depuis le cacao jusqu'au caoutchouc maniçoba, en passant par la canne à sucre, le café, les céréales et la vigne.

Afin de posséder non loin de la capitale des centres agricoles, pouvant approvisionner Victoria de légumes et des différents produits de la petite culture, il a été décidé, par décret, que les terres incultes des environs de la ville seraient expropriées et divisées en lots de 2 à 10 hectares qui seront gratuitement distribués à des agriculteurs étrangers ou brésiliens, sous condition de les cultiver. Le gouvernement fournira à ces agriculteurs les outils et machines nécessaires, ainsi que l'instruction pratique à ceux à qui elle ferait défaut. Le prix des instruments aratoires et machines agricoles devra être remboursé à l'État dans un délai de deux ans.

XI. — Il n'a jamais été fait aucune étude sur les richesses minérales que peut renfermer le sous-sol de l'Espírito Santo. Toutefois, des gisements aurifères ont été signalés en divers endroits, ainsi que des minerais de fer. C'est l'or qui aurait été plus fréquemment trouvé : à Bananeira, près du village de Lavrinhas, il y a des gisements qui auraient été découverts par le naturaliste français Th. Decourtibz ; à Barcellos, hameau du municipe de Vianna ; dans la serra de Caparão, qui commence dans le municipe de Itapemirim, allant vers Minas Geraes ; dans la serra de Castello, du même municipe. Ces gisements commencèrent à être exploités en 1827 par une compagnie anglaise au lieu dit « Limoeiro » ; cette Compagnie suspendit ses travaux en raison des attaques des Indiens Aymorés. Vers les sources du rio Guandú, à l'endroit où habitait un certain Antonio de Souza Barros, existerait une mine d'or qui n'a jamais été exploitée ; le précieux métal aurait aussi été trouvé en abondance dans un petit lac tout proche de cet endroit, dans une petite vallée entourée de collines.

C'est l'ingénieur allemand Frédéric Wilner, mort à Victoria en 1851, qui aurait reconnu ces gisements. Il en existerait d'autres dans un grand nombre d'endroits qu'il serait trop long et inutile de mentionner, d'autant que la plupart de ces découvertes n'ont jamais été vérifiées. L'exploitation des sables de monazites par une société franco-brésilienne et par une autre société belge, fait l'objet d'une certaine exportation.

Il n'existe pas, dans l'État d'Espírito Santo, d'industrie digne d'être mentionnée, sauf deux filatures et tissés de coton, une fabrique de savon, une d'huile et une brasserie à Victoria. On fabrique bien, à divers endroits, quelques *redes* ou hamacs en coton préparés avec soin, mais qui ne valent pas ceux de Maranhão, aussi l'exportation en est-elle insignifiante.

XII. — Rien n'est fait, tout est à faire dans cet État qui offre un beau champ d'action à toutes les initiatives; alors que la canne à sucre croît admirablement en nombre d'endroits, le sucre consommé sur tout le territoire vient d'Aracajú, État de Sergipe. Le sel vient de Cabo Frio, État de Rio de Janeiro; aussi, le gouvernement tente-t-il, actuellement, d'exploiter des salines à 3 kilomètres de la capitale. Des réservoirs appropriés ont été construits par M. Luis Lindenberg, un spécialiste, et l'État espère tirer de grosses ressources de cette industrie. Le cacao pousse admirablement dans la plupart des zones, et cependant cette culture est considérée comme fantaisiste par les agriculteurs routiniers; le gouvernement a donné l'exemple en faisant établir des plantations sur les rives du rio Doce. L'exemple a été suivi dans le nord de l'État, et la maison Zinsen et C^{ie}, qui est déjà grosse exportatrice de café et de bois, commence à acheter ce cacao à raison de 9 milreis (14 francs) l'*arroba* de 15 kilos, en grain, et à raison de 5 milreis (7 fr. 25) la même quantité en fruit.

Nous avons eu l'occasion de signaler déjà que Victoria manque de maisons confortables, encore sont-elles en nombre insuffisant. On paie un logement pour une famille de 100 à 140 milreis; on a trois pièces pour 50 à 60 milreis. C'est pour apporter un remède à cet état de choses qu'un projet de

loi présenté par M. A. Coutinho, député de l'État, autorise le président de l'État à contracter une entente avec une société ou un particulier qu'il jugera remplir les conditions, pour la construction de maisons dans les endroits favorables de la ville et dans les faubourgs, garantissant un intérêt de 5 p. 100 sur un capital de 500 contos de reis (803.000 francs). La Compagnie ou le particulier devra édifier, d'accord avec la municipalité, d'après des contrats particuliers.

Il y a là d'importants bénéfices à réaliser; verrons-nous quelqu'un de nos constructeurs ou quelque modeste entreprise saisir cette occasion et manifester son initiative dans cette capitale, destinée à devenir le grand entrepôt et le débouché naturel d'une vaste et très riche région? Nous avons confiance dans l'avenir de cette ville et de l'État, à qui sont réservés de meilleurs jours, en raison de sa position géographique, de son hydrographie et de la fertilité de ses terres, qui lui créent une position spéciale parmi les autres États confédérés du Brésil.

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

ÉMILE SALONE

Docteur ès Lettres,

Professeur agrégé d'histoire au Lycée Condorcet.

La Colonisation de la Nouvelle-France. Étude sur les Origines de la Nation Canadienne-Française. TROISIÈME ÉDITION. Ouvrage couronné par l'Académie française (*Prix Thérouanne*). Un volume in-8°, avec une carte, broché. . . . 7 50

D^R ADRIEN LOIR

Canada et Canadiens. Un volume in-8°, broché. . . . 6 »

« It will be seen that this is a very suggestive book, and that it analyses the character of the French Canadians in a masterly manner.... Chapters on Education and Agriculture conclude one of the most interesting and instructive descriptions of Canada which has ever been published. »

(*Scottish Geographical Magazine.*)

WARRINGTON DAWSON

Le Nègre aux États-Unis. Préface de M. PAUL ADAM. Un volume in-8° écu, broché. 5 »

C^TE MAURICE DE PÉRIGNY

Les États-Unis du Mexique. Préface de M. MARCEL DUBOIS, professeur de Géographie coloniale à la Sorbonne. Un vol. in-8°, avec carte hors texte, broché. 5 50

Ouvrage couronné par la Société de Géographie commerciale.

DANIEL BELLET

Professeur à l'École des Sciences politiques.

Les Grandes Antilles. Étude de Géographie économique. Préface de M. E. LEVASSEUR, Administrateur du Collège de France. Un volume in-8°, avec carte, broché. 6 »

Ouvrage couronné par la Société de Géographie commerciale.

PIERRE MARGRY

Mémoires et Documents pour servir à l'Histoire des Origines françaises des pays d'outre-mer.

TOME I. Voyages des Français sur les grands lacs. Découverte de l'Ohio et du Mississipi (1614-1684). — TOME II. Lettres de Cavalier de la Salle et correspondance relative à ses entreprises. — TOME III. Recherches des Bouches du Mississipi et voyage de l'abbé Jean Cavalier à travers le continent, depuis les côtes du Texas jusqu'à Québec (1669-1678). — TOME IV. Découverte par mer des Bouches du Mississipi et Etablissements de Lemoyne d'Iberville sur le golfe du Mexique (1694-1703). — TOME V. Première formation d'une chaîne de postes entre le fleuve Saint-Laurent et le Golfe du Mexique (1683-1724). — TOME VI. Exploration des affluents du Mississipi et découverte des Montagnes Rocheuses (1679-1754).

Six volumes grand in-8°, avec cartes et portraits à l'eau-forte, brochés. 105 »